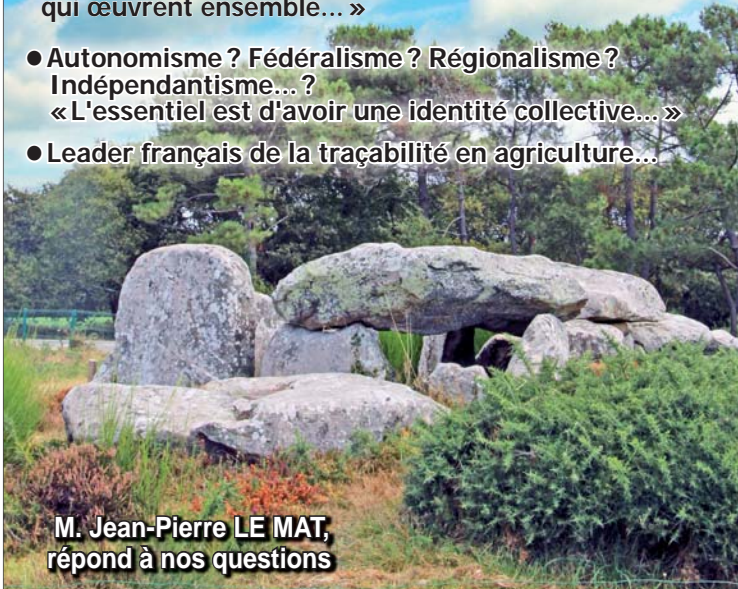


L'ENTRETIEN DU MOIS

UN DE CES BRETONS... IRRÉDUCTIBLES ET ENTREPRENANTS

- Aux sources d'un combat pour une Bretagne... indépendante.
- Souvenirs d'un prisonnier politique...
- « Carnet d'un Bonnet rouge »
- Quand l'arme devient la plume : auteur d'ouvrages historiques sur la Bretagne...
- « Le modèle breton, c'est celui de concurrents qui œuvrent ensemble... »
- Autonomisme ? Fédéralisme ? Régionalisme ? Indépendantisme... ?
« L'essentiel est d'avoir une identité collective... »
- Leader français de la traçabilité en agriculture...



M. Jean-Pierre LE MAT,
répond à nos questions

« La chance que nous avons en Bretagne, c'est que les gens se parlent... Et nous savons nous parler parce que nous sommes des « ploucs » : on a loupé la Renaissance et toutes les Révolutions, française et industrielle... Nous avons gardé de vieux réflexes de fidélité là où la Renaissance a introduit des réflexes d'intérêt. Ces « réflexes de ploucs » deviennent, maintenant, des atouts... » nous a confié Jean-Pierre Le Mat.

S'il est un homme qui pourrait personnifier la force paisible, c'est bien Jean-Pierre Le Mat. Car la force de ses convictions et la détermination de ses actes n'ont d'égal que le calme de leur expression et la modestie de son attitude. Le roc affleure l'eau calme, comme le révèlent chez lui regard, geste et parole...

On voit d'emblée que ce Breton militant, qui fut capable d'affronter la prison pour accorder ses actes à sa pensée, ne joue pas un personnage, ni aucun rôle de composition. Il en est même désarmant de franchise et d'authenticité...

Les combats qu'il mène pour sa Bretagne se poursuivent après plus de quarante ans, différemment, sans haine ni rancœurs ou amères rancunes, pétris de réflexion, longuement mûrie, et nourrie des multiples expériences de l'action.

Car là se situe un autre des contrastes qui font sa riche personnalité : cet homme de pensée exigeante et fouillée est tout autant homme d'action, et d'actions sur de multiples terrains : homme de plume, créateur et chef d'entreprises, syndicaliste, animateur

et administrateur d'organisations et cercles divers...

A l'écouter évoquer son singulier parcours, on comprend que l'itinéraire suivi a forgé l'homme autant que ses convictions en ont guidé le cheminement : « Je suis ce que j'ai fait ! » aime-t-il redire.

En l'interrogeant sur les chemins de son existence, sur les raisons et les ressorts de « ses combats », sur sa vision de la Bretagne et du monde de demain,

Regard d'Espérance entend – dans la liberté éditoriale qui est sienne, sa volonté de faire écho aux opinions et parcours les plus divers – répondre une fois encore à sa vocation de journal d'information et de réflexion libres et ouvertes.



■ Voudriez-vous vous présenter ?

« Je suis né en 1952 à Plouigneau, près de Morlaix. Mon père était artisan. Il fabriquait des balais en « paille de riz » – qui était en fait de la paille de sorgho – et il était le dernier à en fabriquer en Bretagne, puisque ces balais étaient adaptés aux sols de terre battue, qui ont disparu... »

A l'époque, il n'y avait pas les débats d'aujourd'hui sur le travail des enfants, si bien qu'en rentrant de l'école, je travaillais à l'atelier pour aider mon père, et je m'en souviens avec plaisir !

Dans ma prime jeunesse, j'ai été louveteau puis scout, puisque mes parents – et surtout ma mère – étaient croyants et pratiquants. C'est là que j'ai commencé à me dire que la vie est extraordinaire : avec les scouts de Morlaix, vers 1968, nous avons fait un Tro Breizh en chariots du Far West, puis une autre année nous avons fabriqué nous-mêmes des canoës-kayaks pour descendre la Moselle...

Comme beaucoup d'autres, je rêvais alors des aventures du Commandant Cousteau, si bien que j'avais dans l'idée de travailler dans l'Océanographie...

Mes parents – qui, comme beaucoup de Léonards, avaient rêvé que je sois militaire ou curé – avaient donc fait quelques recherches sur les études à faire pour être océanographe et m'avaient conseillé de commencer par devenir ingénieur agronome, me disant : « C'est bien, tu seras le premier ingénieur agronome que l'on aura vu ! »

« C'était l'époque de la grève du Joint français, des premiers attentats du FLB... »

Je me suis tellement passionné pour l'agriculture au cours de mes études que j'ai abandonné l'idée de l'océanographie, d'autant que nous habitions à la campagne et que mes camarades de jeux étaient des fils de paysans, d'ouvriers... On courait la campagne, et le milieu ne m'était pas inconnu.

Et c'est en « prépa agro » puis en « Ecole d'agro » à Rennes que j'ai commencé à m'intéresser à la politique, avec des camarades qui étaient engagés. C'était la grande époque du gauchisme, dans les années 1969 à 1972. Il y avait tout un bouillonnement. C'était aussi l'époque de la grève du « Joint français » à St-Brieuc, des premiers attentats du FLB... Je n'ai jamais été attiré par le marxisme, qui me semblait peu conforme à l'idée que je me faisais de la liberté, mais j'ai rejoint la Fédération anarchiste, ce qui ne m'a jamais permis de me former – ce n'est pas du tout formateur – mais de m'ouvrir à beaucoup de choses...

Cette idée de liberté m'a conduit à me poser la question du service militaire. Mon père avait été engagé volontaire dans l'armée en 1939, à 19 ans, pour la durée de la Guerre. Incorporé dans un

régiment de cavaliers nord-africains, il s'était retrouvé, en 1940, à cheval devant les panzers allemands ! Il a vu tous ses chefs partir, a été fait prisonnier et, ayant tenté de s'échapper, a été gardé 5 ans en Allemagne...

Il était un vrai patriote français, et m'a légué à la fois le côté idéaliste et le recul de l'expérience. Il m'a donc dit :

« Tu fais ce que tu veux, mais réfléchis bien à ce que tu vas faire. »

«Moi, le Breton insoumis, j'ai connu la guerre en Irlande du Nord !...»

J'ai donc décidé de refuser de faire l'armée, et de partir... Et, en Breton, d'aller vers l'Irlande. Etant assez rationnel, je m'étais dit que j'irais travailler dans les fermes là-bas, ce qui me permettrait à la fois d'apprendre l'anglais, d'apprendre mon métier à partir de la base, et de connaître un pays celtique... Ce que j'ai fait, à côté de Dublin tout d'abord, puis dans le comté Wicklow. J'ai travaillé comme tondeur de moutons, puis – comme tous les travailleurs immigrés sont les premiers à être licenciés quand le travail manque – à faire la plongée dans un genre de Mac Do, également comme « security man » : les squatters étant nombreux à Dublin à l'époque, les futurs propriétaires installaient quelqu'un en permanence dans leur future maison avant d'y emménager eux-mêmes. Ce métier m'a permis de lire beaucoup...

Moi le Breton insoumis à l'armée en France, j'ai connu la guerre en Irlande du Nord ! J'ai vécu à Belfast à l'époque où explosaient les voitures piégées, où il valait mieux passer sur le trottoir d'en face si une voiture était mal garée du côté de la rue où vous marchiez, où il fallait éviter de courir quand on voyait des militaires un peu nerveux... On finit par s'y habituer, et même, pour la poussée d'adrénaline, à passer à côté des voitures mal garées !

Rencontres avec de vieux «Breiz Atao» en terre irlandaise...

C'est aussi en Irlande que j'ai appris le breton. Mes parents le parlaient, mais ne me l'ont pas transmis. Je l'ai appris à la Gaelic League où un vieux Breiz Atao, Alan Heusaff, enseignait à partir du gaélique.

A notre arrivée, il a dû se mettre à enseigner à la fois en français, anglais, gaélique et breton. N'en pouvant plus, il nous a présentés à un certain Neven Henaff, qui enseignerait le breton à ceux qui ne parlaient pas le gaélique...

Cet homme, un ingénieur, m'a semblé passionnant, capable de parler aussi bien de l'histoire que de l'expansion de l'univers ou du Yin et de Yang, de la théologie et du paganisme... Ses connaissances étaient très vastes, ses réflexions originales sur beaucoup de sujets. Moi qui en connaissais très peu à l'époque sur le mouvement breton, j'ai mis un certain temps à découvrir que Neven Henaff était en réalité Célestin Lainé, l'ancien chef de la Bezen Perrot, du Breiz Atao...

L'Irlande est un pays un peu magnétique : soit on y reste définitivement, soit on s'en arrache. Après un an et demi, je me suis dit qu'il me fallait m'en arracher sans quoi j'allais y rester toujours.

Je suis donc parti en Ecosse, à Aberdeen. C'était l'époque du boom pétrolier, et j'ai trouvé du travail sur les barges qui posaient des pipelines en mer près des plateformes pétrolières. J'y ai fait toutes les tâches possibles : servir à la cantine, nettoyer les bannettes, balayer les coursives... On travaillait 12 heures par jour, 6 jours sur 7 pendant 8 semaines d'affilée, puis pendant les 4 semaines de repos qui suivaient, je retournais voir mes amis irlandais. En Ecosse, j'ai aussi rencontré des militants du Scottish National Party, le parti national écossais...

Tondeur de moutons, et «Johnny» en Ecosse...

Quand le travail manquait sur les plateformes pétrolières, je travaillais dans des fermes écossaises, pour la tonte des moutons, ou le « dipping » : les traitements administrés aux animaux contre la gale et autres maladies...

J'ai aussi été « Johnny », après avoir rencontré un gars de Roscoff – un Chapalain – qui recherchait à Aberdeen des Bretons pour vendre les oignons de Roscoff.

C'était une vie très drôle ! Nous étions quatre : un de nous partait à vélo vendre les oignons. Chapalain livrait en camion les plus grosses quantités. Avec le plus vieux – un surnommé Zidor – je tressais les oignons. Le soir on mangeait de la soupe à l'oignon, et on dormait sur les tas de paille qui servaient à tresser les oignons... Je me souviens qu'il faisait froid car les verres d'eau étaient gelés au matin. Heureusement, j'avais pu acheter un bon sac de couchage car le travail sur les plateformes pétrolières payait bien !

J'ai donc fait différents « petits boulots », comme mes enfants ont

voulu en faire plus tard à leur tour, mais eux en Nouvelle-Zélande, en Australie... Cela a été très formateur. On apprend à se débrouiller, et finalement à être plutôt optimiste !

Prisonnier politique dans les prisons françaises...

En 1977, j'ai décidé de rentrer en France, bien que sachant que j'allais être mis en prison. Je me suis présenté à la caserne pour rappeler que je ne voulais pas faire de service militaire. J'avais rédigé un petit tract pour expliquer mes raisons... J'ai bien sûr été arrêté et emprisonné, dans une toute petite cellule – 2 m sur 3 m environ – lumière allumée 24 heures sur 24, visites à toutes heures du jour et de la nuit... Les techniques habituelles, destinées à vous désorienter et à vous faire flancher.

Cela n'a pas marché. J'ai donc été incarcéré au quartier militaire de la prison Jacques Cartier à Rennes : l'architecture typique des prisons, comme les montrent les films : les hauts murs avec cour-sives et cellules alignées tout au long de celles-ci à chaque étage, le grand grillage tendu au niveau du premier étage pour empêcher que réussissent les tentatives de suicide...

Etant assez organisé par tempérament, en prévision de ces 15 mois de prison, je m'étais inscrit à des cours par correspondance, de breton et d'électronique, qui m'attendaient à mon arrivée...

Les prisonniers politiques étaient détenus par deux en cellule. J'étais avec Dany Waro, communiste réunionnais devenu ensuite grand chanteur de Maloya !... Il m'a beaucoup appris sur la Réunion, et à l'inverse, je lui ai appris la Bretagne...

Création de laboratoires vétérinaires à Carhaix... et combat indépendantiste breton...

A ma sortie de prison, j'ai trouvé un emploi de créateur de laboratoires vétérinaires, pour le compte d'un gros laboratoire. Après une solide formation dans la santé animale, j'ai donc créé un premier laboratoire à Carhaix, près de la gare, tout en habitant à Plounévezel, puis celui-ci ayant fermé, un deuxième près du stade...

Dans le même temps, j'ai retrouvé tous mes copains d'avant, et nous avons décidé de faire quelque chose pour la Bretagne... Des bretonnants de Paris avaient créé à l'époque un parti indépendantiste et libertaire, le S.P.V. (Strotad Pobb Vreizh), que nous avons intégré, et finalement mené.

Nous avons alors fait toutes sortes d'actions... C'était le temps du mouvement de Plogoff, contre l'implantation d'une centrale nucléaire. Nous avons pensé refaire en Bretagne l'insurrection irlandaise de Pâques 1916, préparant le nécessaire, faisant des entraînements...

Puis le projet de Plogoff a été abandonné, à la suite de l'élection de François Mitterrand à la présidence. Certains ont continué à s'entraîner, sans doute de façon maladroite, et ont été arrêtés. Ils m'ont désigné comme étant le chef, et je suis donc retourné en prison...

Là, je me suis dit que cela devenait mauvais. J'ai commencé une grève de la faim, ai perdu 12 kilos en 12 jours. J'étais en acétonémie... Les institutions ont pris peur et m'ont libéré, jugé et donné du sursis – je suis retourné plus tard brièvement en prison, mais pour une manifestation un peu trop dure... Mon passé a fait que j'ai été particulièrement visé !

Lauréat du premier concours des entreprises innovantes en France...

La vie a continué, j'ai rencontré une femme avec qui je me suis marié. Nous avons eu des enfants. J'ai trouvé un travail à Landerneau, toujours pour créer un laboratoire de diagnostic vétérinaire. Je suis resté 15 ans dans cette société, m'occupant d'informatique, du commercial... Elle s'est beaucoup développée et j'ai senti que je n'y avais plus ma place : il fallait désormais « se mettre dans une case » et je me suis dit que je n'y arriverais pas...

J'ai donc repris des études pour passer un M.B.A. (Master of Business and Administration) – à Rennes, mais dépendant de l'Open University britannique – puisque je parlais l'anglais.

Après cela, j'ai créé une société de consultant en management de projets, travaillant pour plusieurs entreprises, le problème des sociétés très organisées étant que leurs cadres sont trop occupés pour se consacrer au développement de nouveaux projets...

En travaillant comme manager de projets, j'ai vu qu'allait se développer beaucoup en Bretagne l'utilisation des technologies mobiles en agriculture.

En 1999, j'ai été lauréat du premier concours des Entreprises Innovantes organisé par le Ministère de la Recherche, ce qui m'a permis de créer ma société en 2000, au zoopôle de Ploufragan, près

de St-Brieuc, où j'ai été très bien accueilli, et où se trouvait le premier centre de recherche français pour la volaille et les porcs. J'avais voulu et essayé de l'implanter dans le technopôle de Brest, à Landerneau, à Morlaix... Mais j'ai à chaque fois eu l'impression d'être reçu comme à un guichet, sans sympathie...

A la tête du leader français des technologies de traçabilité et de signature électronique au service de l'agriculture...

Je travaillais alors sur l'agriculture raisonnée, c'est-à-dire la possibilité pour l'agriculteur, le vétérinaire ou le technicien agricole, d'avoir en main un appareil mobile offrant tout un ensemble de calculs, pour la désinfection, les probabilités de maladies (etc.).

Puis la maladie de la vache folle et le scandale des farines animales ont bouleversé la pratique des agriculteurs, qui ne voulaient plus d'aides à la décision, mais simplement de conformité avec la législation...

J'ai été obligé de changer totalement de cap, en m'orientant vers la traçabilité et la signature électronique des ordonnances vétérinaires. Aujourd'hui, notre société est le leader français en ce domaine, et travaille dans toute la France. Mais cette réorientation a été difficile et lourde de conséquences, notamment familiales, très dures à vivre...

J'ai aussi, dans le même temps, commencé à écrire des livres, sur la Bretagne, suis devenu membre, puis administrateur et secrétaire général de l'Institut de Locarn, me suis engagé dans le syndicalisme à la Confédération Générale des Petites et Moyennes Entreprises, et par la réflexion sur l'Ecotaxe, dans le collectif « Vivre, décider et travailler en Bretagne », qui a donné le Mouvement des Bonnets Rouges...

Enfin, à 64 ans, me disant que je n'allais pas en rester là, j'ai récemment créé une société dans le tourisme – un voyageur du patrimoine breton – et envisage une autre création d'entreprise dans le domaine des données en élevage... »

■ Vous avez eu – et avez encore – des engagements très divers, avez exercé plusieurs métiers... Quel fil directeur ou quelle trame relie ces « facettes » d'une existence qui paraît être faite de plusieurs « vies » ? Quelle pensée, philosophie ou conviction fondamentale, guide votre action et vos engagements ?

« Ce serait bien difficile à dire ! Je ne crois pas du tout détenir une vérité, et serais incapable de dire qu'une vérité me guide... »

Sans doute suis-je guidé par une « philosophie », dont le fil serait : je suis breton, ce qui me permet de vivre avec tout le monde. Les autres savent qui je suis, et peuvent exister avec moi qui existe en tant que Breton.

Ayant été insoumis à l'armée au nom de la Bretagne, je n'ai pas besoin de m'expliquer, ni de me justifier...

Je vois des gens qui cherchent constamment à justifier ce qu'ils sont... Je me suis aperçu que pour moi les actes tenaient lieu de justification, et que quand des gens ont une identité forte et reconnue par des actes, les rapports sont plus courtois et plus apaisés... On sait à qui l'on a affaire.

Deuxièmement, après l'identité, l'aventure collective est pour moi quelque chose de fondamental... J'avais rencontré en Irlande Shean MacStioféin, alors chef d'état-major de l'I.R.A., et lui avait demandé pourquoi il ne créait pas une sorte de brigade internationale à Belfast, puisque existaient de nombreux échanges et activités communes entre Bretons et Irlandais, par exemple...

« Sûrement pas, m'avait-il répondu, je préfère que nous mettions cent ans à réunifier l'Irlande, mais que ce soient les Irlandais eux-mêmes qui le fassent. »

J'ai l'impression d'avoir un peu pris cette mentalité irlandaise qui fait que c'est le chemin qui est le but : c'est l'aventure collective qui est le but, plus que d'arriver à une perfection...

C'était aussi un peu l'idée de Neven Henaff, qui m'avait un jour dit :

« La perfection n'a rien à faire, excepté de se défaire ». En quelque sorte : on peut chercher la perfection à condition qu'elle ne soit pas accessible... »

■ Voici une quarantaine d'années, vous avez donc choisi de mener une forme radicale de combat militant pour le mouvement breton, qui vous a valu condamnations et prison... Avec les années et le recul qu'elles favorisent, quel regard portez-vous sur ces combats d'hier, leurs modalités... ?

« Toutes ces choses que j'ai vécues, c'est moi. Je ne peux pas me renier, ni me juger. Je suis ce que j'ai fait... »

■ Est-ce là un genre de lutte que l'on peut mener sans haine, ni amertume ? Et les nationalismes peuvent-ils s'affranchir de l'antagonisme qui devient tôt ou tard cause de guerre, comme l'histoire l'a tant montré ?

« Oui, bien sûr !... Avant de me définir comme autonomiste ou fédéraliste, ou autre – choses qui sont des buts – j'utilise le terme « nationaliste », bien qu'il soit mal coté en France, simplement pour dire que l'identité collective a pour moi une valeur. Il peut ensuite y avoir des mesures diverses – comme le régionalisme, l'autonomie, l'indépendance (etc.) – mais qui ne sont que des mesures, des degrés. L'essentiel est d'avoir une identité, qui ne soit pas uniquement individuelle, mais collective, et que derrière cette identité collective, il y ait des aventures humaines, comme dans les autres identités collectives. Voilà pourquoi je préfère me définir nationaliste – dans ce sens-là – plutôt qu'autonomiste, indépendantiste ou autre... »

Si l'on est dans cet état d'esprit, qui est très éloigné de l'individualisme, on conçoit que d'autres puissent être vos adversaires, mais on espère que tout le monde veuille travailler ensemble... »

■ Quels souvenirs les plus marquants gardez-vous des moments et périodes si contrastés de votre parcours ?

« L'Irlande m'a beaucoup marqué, surtout Belfast, et aussi désorienté. J'y ai trouvé des gens qui, dans la guerre, étaient solidaires, restaient pleins d'humour... »

On ne peut pas dire du bien de la guerre, mais c'est dans de telles conditions que l'on mesure ce qu'est la vraie solidarité, ce qu'est un peuple... »

La prison ne m'a pas du tout traumatisé. Je m'y étais préparé. Comme partout, on y rencontre des imbéciles et des gens sympathiques... Mais la prison n'est pas une épreuve pour ceux qui s'y sont préparés. Elle est terrible pour ceux qui s'y retrouvent soudain, du jour au lendemain, à la suite d'un vol, d'une bagarre... Et qui voient leur vie se défaire, qui perdent leur travail, leur femme, leurs amis, qui pour jouer les gros durs se tatouent, puis sont obligés de jouer un rôle qui correspond à leurs tatouages... Il y a vraiment en prison tout un ensemble de gens qui perdent pied !

Ce n'est pas le cas pour les truands endurcis, ni pour les prisonniers politiques. Mais pour ceux qui sont pris dans le tourbillon que représente la prison, sans avoir de référence, quelque chose à quoi s'accrocher, c'est une tragédie... »

J'ai remarqué sur les plateformes pétrolières, où on côtoie de drôles de caractères, quelque chose de parallèle. Il y avait là d'anciens marins, qui avaient pêché la morue à Terre-Neuve. De vieux briscards, des durs, habitués à se battre, à mener la vie dure aux autres. Certains avaient des têtes de caricatures de pirates... Mais ils avaient comme un « flair » pour sentir ceux qui sont forts. Les faibles et les fragiles, ils les malmènent, et ceux-là sont souvent obligés de débarquer... »

Les autres, ils les respectent. Moi qui n'ai rien d'un costaud, j'étais toujours respecté... »

■ Quelles satisfactions, joies particulières ont jalonné ces années de « combat » ?

« La victoire ou l'échec sont des choses secondaires... »

Mes joies, c'est de voir mes enfants qui se débrouillent bien, qui construisent leur vie... qui vivent ! »

■ Quels enseignements essentiels en avez-vous retirés ?

« Je vais répondre en évoquant les Bonnets Rouges. A Locarn, j'ai pu rencontrer beaucoup de gens très différents, qui savent se parler... Et de même toute la réflexion menée autour de l'Ecotaxe, s'est faite avec des personnes extrêmement différentes, mais qui ont su se parler. A partir de là, ces gens ont eu une force d'entraînement d'une foule de personnes, ce qui a fait des Bonnets Rouges un mouvement populaire, un mouvement du peuple... »

Puis se sont greffés sur ce mouvement des gens dont j'aurais dû être très proche – c'est-à-dire des nationalistes bretons – mais qui m'ont semblé être ce que je ne suis pas ; avec une vision sectaire, une démarche de « purisme » et d'exclusion, choses auxquelles je me sens totalement étranger. Le mouvement des Bonnets Rouges a été un mouvement populaire, qui a été parasité par un esprit d'exclusion.

L'essentiel n'est pas d'avoir une proximité d'idées, mais une conception de la vie qui fasse place à l'esprit de dialogue, à la volonté d'action collective... »

■ Votre arme favorite est aujourd'hui la « plume » de l'écrivain-historien... Pourquoi ? Et pourquoi cet accent porté sur l'histoire ?

« Cela est venu d'une opportunité, comme c'est souvent le cas »

quand on est dans l'action. A l'époque du Strollad Polb Vreizh, je faisais des conférences sur le modèle économique breton et l'histoire de la Bretagne après la Guerre 39-45...

Quand il a été question de rééditer l'ouvrage « L'histoire de la Bretagne » écrit par l'Abbé Poisson, ses héritiers ont cherché qui pourrait écrire la suite. Yann Goasdoué et les Editions Coop Breizh m'ont proposé le travail.

Mon idée a été, à la différence d'un historien classique qui s'attache aux documents, aux événements, de mettre en évidence une particularité de l'Après-guerre en Bretagne : d'une part le renversement des valeurs sur l'identité bretonne, passée d'un statut de nullité à celui d'atout, et d'autre part l'accumulation en Bretagne d'un capital qui ne s'est pas fait sous une forme financière, mais sous forme de savoir-faire et de moyens de production...

Je voulais montrer que l'on peut voir ce qui s'est passé alors au travers de deux idées-forces de l'histoire, plutôt que recenser une multitude de faits et d'apparaître très érudit. »

■ Combien d'ouvrages avez-vous publiés ?

« Il faudrait que je compte ! Une dizaine... des petits, des gros. Certains ont été des ouvrages collectifs. Pour celui de l'Abbé Poisson, je n'ai été que le continuateur.

A vrai dire, c'est un peu comme une gestation : je m'intéresse, parfois depuis très longtemps, à un sujet, le travaille... Et vient un moment où cela sort sous la forme d'un livre. Mais je ne me sens pas du tout écrivain professionnel. Et parfois, la gestation n'aboutit pas...

Cette démarche est caractéristique de la publication de mes livres sur Patrick Pearse et l'insurrection irlandaise de Pâques 1916, sur les prophéties de Merlin... Ce sont des sujets que j'ai commencé à travailler quand je vivais en Irlande dans les années 1970, et qui sont sortis, l'un en 2000, l'autre en 2011...

Finalement, mes livres « Patrick Pearse et l'insurrection irlandaise de Pâques 1916 », « Enquêtes sur les prophéties de Merlin », « Histoire de Bretagne : le point de vue breton » et « Carnet d'un bonnet rouge » résumant assez bien qui je suis ! »

■ La Bretagne est le cœur de votre combat – de votre vie... De quelle Bretagne rêvez-vous ?

« Une Bretagne en marche.

Je rêve bien sûr d'une Bretagne qui soit belle, prospère, solidaire et ouverte sur le monde...

Mais je rêve surtout d'une aventure collective bretonne. »

■ La voyez-vous advenir ; dans un avenir proche... ou lointain ?

« Elle ne vient jamais assez vite ! C'est comme pour le chef d'entreprise, il trouve toujours que les choses ne viennent pas assez vite...

Je suis finalement assez optimiste, pas sur l'écume des choses, mais sur les évolutions profondes. Comme tous les cinq siècles environ, on change de monde. La dernière vraie révolution a été l'invention de l'imprimerie, et la Renaissance, où les connaissances sont devenues accessibles à tous, mais de manière standardisée...

Avec la révolution internet, les connaissances deviennent accessibles à tous, mais dans une recherche qui peut être personnalisée...

On va vers un « village global » où les « sociétés » et les « institutions » vont céder la place à des « communautés ». Le 20^e siècle a marqué le sommet de l'Institution, avec l'avènement des totalitarismes...

J'ai l'impression que l'on est en train de passer dans un monde de « communautés ». C'est pourquoi je ne sais pas si je peux me définir comme « nationaliste » ou comme « communautariste » – pour l'un, c'est un peu trop tard, pour l'autre un peu trop tôt... Les deux termes ayant en outre une très mauvaise connotation actuellement !

Mais je ne crois donc pas que la Bretagne sera l'aventure d'une institution, d'un parlement, d'un État... Je n'y crois pas du tout, mais je crois à l'avènement d'une « communauté », d'une « identité », à la fois réelle et virtuelle. »

■ Quelle vous paraît être la situation de ce « Bro Gohz », dans les domaines politique – au sens le plus élevé du terme – économique et social... ?

« L'on est dans un brouillard total, en tous domaines : agriculture, industrie, éducation... »

■ Aziliz Gouez, présidente d'honneur du Festival du Livre en Bretagne, déclarait récemment que la Bretagne était parvenue à la fin du « modèle breton », qu'il faut le renouveler, et mobiliser pour cela tous les milieux, culturel, économique, politique... Qu'en pensez-vous ?

« C'est le modèle de toute la société occidentale qui est à

renouveler. Celui qui veut que toutes les vérités viennent d'au-dessus, et se succèdent : vérité « chimique » en agriculture, par exemple.

La Bretagne n'est qu'une toute petite communauté dans ce vaste ensemble. Mais elle en est une. Je n'ai pas l'impression que la France le soit... La chance que nous avons en Bretagne, c'est que les gens se parlent. Jakez Bernard, ancien président de « Produit en Bretagne », me disait que le « modèle breton » était celui où des concurrents font des projets communs et œuvrent ensemble. Cela marche en Bretagne, à la différence d'autres régions...

Et nous savons nous parler parce que nous sommes des « ploucs » : on a loupé la Renaissance et toutes les Révolutions – française et industrielle – qui n'ont fait que renforcer toujours plus le principe politique du Prince de Machiavel... Nous avons gardé de vieux réflexes de fidélité là où la Renaissance a introduit des réflexes d'intérêt. Ces « réflexes de ploucs » deviennent, maintenant, des atouts dans ce nouveau monde de communautés. »

■ « Identité » ou repli identitaire... « Communauté » ou communautarisme... ces mots et concepts parcourent avec force l'actualité, suscitent les passions, épouvantails pour les uns, bannières pour d'autres... comment situez-vous la « bretonnité » ?

« Je suis toujours surpris de voir que les gens qui parlent de repli identitaire sont des monolingues, et non des bilingues, qui accusent ces derniers de se replier !...

Il ne faut pas perdre son temps à réagir à toutes les accusations et insultes. Je suis persuadé que l'identité collective assumée va remplacer l'identité collective octroyée. C'est un problème pour les gens qui vivent dans l'ancien monde, qui considèrent que tout ce qui n'est pas octroyé par l'Institution est dangereux.

Ils sont dépassés par la marche de l'histoire et ont perdu... »

■ Qu'en est-il de la langue bretonne ?

« Je ne saurais dire beaucoup de choses à ce sujet. Je dis souvent faire partie de la « génération maudite » : mes parents pouvaient parler breton pour que je ne les comprenne pas, et mes enfants pourraient parler breton pour que je ne les comprenne pas, moi qui me suis battu pour que les écoles Diwan puissent transmettre la langue ! »

■ Comment envisagez-vous les places respectives de la Bretagne, de la France, de l'Europe, et comment imaginez-vous la Bretagne, la France, l'Europe de demain ?

« Jusqu'à présent, l'on voyait cela comme des emboitements : la Bretagne emboîtée dans la France, elle-même emboîtée dans l'Europe...

Mais je me demande si, dans ce nouveau monde qui se dessine, ce seront toujours des emboitements. Les emboitements sont rassurants, mais je ne suis pas du tout sûr que ce modèle perdure.

J'ai l'impression qu'il n'existe plus de modèle, et que tout ce qui se dessine a un côté un peu chaotique, que vont se réaliser des « aventures collectives » ; comme, je l'espère, une aventure bretonne, mais faite par des gens rationnels, avec des alliances, des accords et tout un ensemble de choses semblables...

Je la conçois un peu comme une aventure irrationnelle – qui dépasse donc la raison – menée par des gens rationnels ! »

■ Qu'en est-il, à vos yeux, de la mondialisation ?

« Cette tendance peut s'arrêter, mais je pense plutôt qu'elle est inéluctable... Nous vivons dans ce monde-là. Et notre réflexion – c'est ce qui m'a plu dans la démarche de l'Institut de Locarn – doit être : « comment la Bretagne va-t-elle – peut-elle – évoluer dans ce monde-là ? »

Il faut partir du principe que c'est, et que ça va être notre environnement, et plus encore celui de nos enfants... »

■ L'instabilité grandissante que beaucoup soulignent et craignent, engendrant une insécurité préoccupante, vous inquiète-t-elle ?

« On peut avoir peur de la dissolution de tout... Mais c'est alors précisément aux « communautés » de voir comment organiser des « aventures collectives » dans ce monde mondialisé, dans un esprit collectif – qui n'est pas un esprit mondial, qui est lui individualiste – mais qui permet à tout le monde d'être en contact avec tout le monde. C'est un défi qu'il faut relever, car les vieilles solutions ne marcheront pas... »

■ Vous avez présidé la C.G.P.M.E. (Confédération Générale des Petites et Moyennes Entreprises) des Côtes-d'Armor de 2011 à 2014... Pourquoi cet engagement ?

« Cela a été, à nouveau, affaire de circonstances. Quelqu'un m'a un jour dit :

« La C.G.P.M.E. n'existe plus dans les Côtes-d'Armor, à toi d'en devenir président et de la relancer ! »

« Vu comme ça, pourquoi pas... » lui ai-je répondu.

Cela m'a permis de voir une multitude de choses que je ne connaissais pas, d'approfondir ma réflexion.

La C.G.P.M.E. est un syndicat, patronal, interprofessionnel, et représentatif. Je ne connaissais pas le côté syndical : j'ai pu voir pourquoi les gens se rassemblent. Le côté patronal... C'est un ensemble de sketches où chacun joue son rôle : le patron joue le sketch du patron, l'ouvrier joue le sketch de l'ouvrier... L'aspect interprofessionnel révèle la présence d'adhérents directs – des adhésions individuelles – et de représentations de branches d'activités, comme l'union des cafetiers-hôteliers, par exemple.

Enfin, le côté représentatif révèle l'importance de la démocratie représentative sociale aux côtés de la démocratie représentative politique, que tout le monde connaît. Il existe en France de nombreux organismes dont le conseil d'administration est basé sur la représentation salariale et patronale – les Caisses d'Allocations Familiales, la Sécurité Sociale, Pôle Emploi... – ce qu'on appelle le paritarisme. Cette démocratie représentative sociale est tout aussi importante que la démocratie politique. Elle dépend de l'intelligence des gens. Certains n'ont que des positions idéologiques, et cela ne sert à rien ; d'autres sont capables d'intelligence pour examiner ce qui peut être fait ensemble, et c'est cela qui fait avancer les choses.

Je suis donc entré avec la C.G.P.M.E. dans ces discussions sociales, dans un cadre démocratique représentatif, ce pourquoi je suis aussi actuellement administrateur de la C.A.F. des Côtes-d'Armor. Et j'espère que le syndicat de petits patrons bretons qui est en gestation verra le jour, pour ces mêmes raisons... »

■ En connaisseur du monde de l'Entreprise et de l'entrepreneuriat, quelle analyse faites-vous de l'actualité économique française ?

« Les grandes sociétés ne sont plus les gros employeurs : depuis 10 ans, elles ont autant licencié qu'embauché. La moitié des vrais emplois sont fournis pour moitié par les entreprises de moins de 20 salariés, et pour moitié par celles de 20 à 250... »

J'ai l'impression que l'on a vécu sur un modèle très hiérarchique et que la situation devient impossible en entreprise. On y est de plus en plus en face de situations ubuesques et abracadabrantesques !

La question, énorme, est de savoir comment organiser l'activité, la création de richesse et de service, dans ce monde-là ? J'avoue ne pas avoir la réponse...

Actuellement, on est en train de rajouter sans cesse des lois aux lois, sur l'ancien modèle, pour essayer de faire en sorte que les choses marchent, mais plus on en fait, moins ça marche !

J'ai l'impression que la T.P.E. (Très Petite Entreprise) va devenir le modèle, pour ce qui concerne le côté patronal. Et du côté salarial, on voit le déclin du C.D.I., et l'émergence de nouvelles formes d'activités, de l'économie solidaire, de groupements d'employeurs, de l'ubérisation, du « travail au noir », de la multi-activité...

Schématiquement, le C.D.I. fait rêver de moins en moins de jeunes, et faire fortune fait rêver de moins en moins de patrons : ils ne veulent plus passer leur vie à trimer pour mourir riches !

L'on se situe actuellement trop au début de cette mutation pour savoir comment tout cela va s'organiser... »

■ Quels leviers essentiels pourraient favoriser un nouvel essor économique breton ?

« Il faut maintenir les économies locales qui font vivre les territoires : les artisans, le boulanger, le coiffeur... »

A côté de cette économie, il existe l'activité réglementée, et les activités confrontées à la mondialisation. Le basculement dans ces dernières a été l'introduction des services et de l'agriculture dans cette mondialisation, par ce que l'on a appelé « l'Uruguay Round » dans l'action du GATT, puis maintenant de l'Organisation Mondiale du Commerce.

La Bretagne est tributaire de cette situation : si les agriculteurs bretons ne nourrissaient que la Bretagne, il ne resterait que 7 % de l'activité agricole bretonne. 93 % de celle-ci doit donc être dirigée

non seulement vers la France, mais vers le monde entier.

L'enjeu pour nous est de savoir ce qu'on fera en Bretagne : on a l'atout de ce savoir-faire accumulé depuis l'Après-guerre, en agriculture, mais aussi dans l'électronique, le tourisme...

En économie, où rien n'est stable, il faut saisir des opportunités, d'une part, et bâtir sur ce qui est le plus stable, d'autre part. Le plus stable en Bretagne, c'est le climat ! D'un point de vue agricole, ce climat humide, tempéré, avec de l'eau partout, est notre richesse, sur laquelle il faut bâtir à long terme. Nous avons de l'eau et de l'herbe. Il faut 2 kilos d'aliments et 4 litres d'eau pour faire 1 kilo de volaille, mais 90 % d'eau pour faire du lait... Et derrière la vache laitière, il y a aussi bien le matériel d'élevage que le développement des biotechnologies... »

■ Vous avez été l'un des initiateurs du mouvement des « Bonnets Rouges »... N'était-il qu'un feu de paille, ou le feu couve-t-il sous des cendres apparentes ?

« Difficile à dire... Je remarque que les mouvements populaires sont imprévisibles et incontrôlables. Le précédent grand mouvement populaire avait été « Plogoff »... Pourquoi les gens s'en sont-ils soudain sentis solidaires ? C'est impossible à dire. Il n'y a eu rien de semblable pour la centrale de Brennilis... Pourquoi des gens comme mes parents qui ne connaissaient pas les problématiques de l'industrie, se sont-ils soudain sentis solidaires des ouvriers du « Joint français », comme les paysans et tous les autres ?... »

De même, personne n'aurait parié que l'Ecotaxe allait provoquer un tel mouvement populaire. Et on sent que c'est vraiment populaire, que cela fait partie de l'histoire de la Bretagne, de la mentalité bretonne.

Je ne pense pas que ce soit un feu qui couve. Cela peut paraître pessimiste que de le dire, mais je crois que ce genre de mouvements s'arrête. Il ne faut pas en garder de nostalgie. Sans doute y en aura-t-il d'autres, mais on ne peut savoir à l'avance ce qu'ils seront... »

■ Vous habitez la région de St-Brieuc, mais avez vécu et travaillé dans le Poher, où vous venez souvent ; sur quels terrains d'action ce Centre-Bretagne peut-il se forger un avenir ?

« Il y a une stratégie à avoir. Par rapport à Rennes, l'espérance de vie est ici inférieure de 5 ans, le revenu annuel moyen inférieur de 5 000 €... »

Il existe des frontières, et il y en a une là. Entre le Centre-Bretagne et les zones plus riches. Il faut donc mettre en place des choses différentes, spécifiques.

Le Centre-Bretagne a été condamné par des pouvoirs politiques qui ne lui voyaient aucun avenir. Il faut faire en sorte que ceux-là s'écartent pour laisser les gens du Centre-Bretagne s'organiser pour vivre... Et s'ils trouvent une manière de vivre, ce n'est pas à ceux qui les ont condamnés de leur dire de ne pas le faire ! »

■ Quelles sont les richesses premières d'une vie d'homme ou de femme ?

« Rêve et ose ». Il faut rêver et oser ! »

(Entretien recueilli par Samuel Charles)